

**APPROCHE THEORIQUE DES VALEURS ET ANTI-
VALEURS DES TRADITIONS ZAÏROISES :
CONTRIBUTION A LA RECHERCHE D'UNE
CULTURE DE DEVELOPPEMENT**

Par

*Mwamba BAPUWA**

INTRODUCTION

La «culture zaïroise»** est un thème qui était au centre des débats du Colloque d'Avril 1980. Cet exposé peut en conséquence paraître faire marche arrière pour ceux qui avaient pris part à ce Colloque du CRPA consacré à l'Enseignement national intégré. Il importe donc de préciser au départ les raisons qui m'amènent à revenir sur ce chantier et d'indiquer l'importance de ce retour apparent pour le présent Colloque.

Dans une critique du Colloque d'Avril (culture zaïroise à l'école) qui paraîtra prochainement, j'ai estimé que les efforts déployés sur «la problématique de la culture zaïroise» (1) étaient insuffisants et superficiels. Les trois exposés consacrés à ce thème sont demeurés livresques et normatifs, et ont failli enfermer la discussion dans un thème secondaire à mon avis de l'unicité et de la multiplicité culturelle. La deuxième raison qui milite pour le retour à ce thème et son approfondissement est la raison même de tous ces Colloques. Le but de toutes ces réflexions est à mon avis de libérer l'avenir du passé et du présent. Ma préoccupation consiste justement à tenter de dire ce que sera la culture de développement ou, tout au moins, d'indiquer la tendance des forces qui la préparent. La troisième et dernière raison qui m'a amené à traiter ce thème est le sujet même de ce colloque. J'ai senti pour le traiter, sous quelque aspect que ce soit, le besoin d'une approche qui permette de saisir la structure, le fonctionnement de la société traditionnelle, de la présente et de celle de demain. Le passage d'une société à l'autre impose une dimension historique à cette approche. La recherche de cette approche m'a conduit à traiter de l'objet de ce Colloque, mais de manière globale.

Pour ces trois raisons, j'ai choisi de vous faire un exposé d'ordre théorique, qui embrasse à la fois le Colloque d'Avril et celui d'aujourd'hui, mais qui ne satisfait pas moins aux exigences empiriques de vos espoirs dans la mesure où il débouche sur les valeurs essentielles que nous devons emprunter aux traditions zaïroises.

* *Chercheur à l'I.R.S. — BP. 1638, Kinshasa I, République du Zaïre.*

** *Allusion est faite ici au titre initial de cet exposé, qui était : «culture zaïroise: problèmes et perspectives».*

C.R.P.A. : Centre de Recherche en Pédagogie Appliquée, de l'Institut Pédagogique National (Institut d'enseignement supérieur) de Kinshasa.

Cet exposé peut aussi s'intituler : Approche Théorique des Valeurs et Anti-valeurs des traditions zaïroises.

Si les «problématiques de la culture zaïroise» du Colloque d'avril avaient mis un doute sur l'existence d'une culture zaïroise du fait de sa pluralité ou, pour des raisons éthiques, de sa non réponse aux normes d'une culture, les résolutions avaient cependant davantage souligné l'oppression qu'elles subissent collectivement face à la culture étrangère dominante servie par sa sous-culture locale constituée par l'ensemble d'anti-valeurs.

Il est fondé de penser que le problème actuel de la culture zaïroise est moins les contradictions qui opposent entre elles les différentes cultures tribales que la domination que ces dernières subissent collectivement de la part de la culture étrangère et sa variante locale constituée par un système d'anti-valeurs. Cette problématique transparait ces derniers temps dans les différents Colloques qui se tiennent sur l'histoire, la langue, le capital, l'enseignement etc...

En ce qui concerne les rapports entre les différentes cultures tribales le professeur VANSINA dit justement : «...l'unité culturelle du Congo vers 1900 était bien plus forte que ne le laissent présager la plupart des études ethnologiques spécialisées, travaux qui d'ailleurs, par leur nature même, soulignent plus les différences que les ressemblances» (2).

On mettait l'accent sur les différences pour des raisons idéologiques, il fallait diviser les sauvages pour mieux les dominer. Ce travail a été fait tout au long de la colonisation. L'exploitation économique coloniale qui était à la base de cette division créait, malgré les colonialistes un nouveau type d'unité de caractère d'abord économique, puis politique des colonisés contre les exploitateurs colonialistes. Le prolongement de cette situation a abouti à ce que nous appelons aujourd'hui sur le plan culturel: les anti-valeurs.

Après vingt ans d'indépendance, il est surprenant de constater les angoisses et les inquiétudes qui caractérisent la jeunesse africaine, particulièrement la jeunesse zaïroise sur le plan culturel. Nous avons en effet, au cours de ces vingt ans, vécu dans une ambiance des nationalismes africains couronnés par l'élaboration des systèmes idéologico-politiques se réclamant des valeurs culturelles africaines. Sur le plan national des réflexions ont été consacrées à l'héritage culturel ancestral qui ont abouti à la «doctrine», à la «théorie» et à la «méthode» d'Authenticité. C'est là, sur le plan africain et national, un climat on ne peut plus favorable à l'émancipation culturelle.

Il n'est pas trop tôt de jeter un coup d'œil rétrospectif, pour se rendre compte du chemin parcouru et qui reste à parcourir et pour, si nécessaire, opérer un changement porteur de nouvelles promesses, plus consistantes. Et pour un pays sous-développé, cette réflexion est capitale. Capitale parce qu'elle est une condition du développement. On ne peut aller au développement sans conscience, de manière spontanée.

OBJET DU COLLOQUE

Le document de présentation du thème de ce Colloque sur «les valeurs et anti-valeurs des traditions zaïroises» dit : «Tout fait de culture traditionnelle susceptible de favoriser le développement sera appelé Valeur.

Tout fait de culture traditionnelle susceptible de gêner le développement sera appelé «anti-valeur».

Cette présentation nous donne déjà une série de concepts-clés : «culture», «culture traditionnelle», «développement», «valeur», «anti-valeur». A ces concepts s'ajoutent deux verbes d'action : gêner ou favoriser.

Nous cherchons une culture du développement et nous interpellons à cet effet la culture traditionnelle pour voir si elle peut d'une manière ou d'une autre contribuer à la promotion de la société que nous voulons bâtir.

Cette recherche pose un certain nombre de problèmes théoriques dont les principaux sont : critères d'appréciation des valeurs traditionnelles, conditions de transfert bénéfique, connaissance de la société à développer, connaissance de la société traditionnelle et enfin lois de la transition de la société présente à la société future — la société développée.

L'HISTORIQUE DE CE THEME

Sur le plan africain de nombreux efforts ont déjà été tentés qui ont abouti au socialisme africain de SENHOR, au consciencisme de Kwame NKRUMAH, à l'ujamaa du président NYERERE etc... De manière concrète le développement semble toujours loin du compte dans nos pays. Sur le plan national il importe de noter que le principe de réhabilitation culturelle de notre peuple a été lancé par LUMUMBA en 1960. Cinq ans plus tard le Citoyen Mabika KALANDA essaie d'approfondir la question dans son célèbre livre le «remise en question» ; et cette réflexion a été suivie quelques années plus tard par le mouvement idéologico-politique d'Authenticité. Kamitatu MASSAMBA (3) tentera plus tard de dégager hâtivement quelques principes — clés sur lesquels il estime fonder d'instaurer la nouvelle société. Nous disons hâtivement parce que l'essentiel de son livre pose des problèmes de gestion économique du pays.

Pour Mabika KALANDA, la société traditionnelle produit un type d'homme dont la mentalité ne peut que perpétuer la dépendance du pays dans le contexte mondial actuel. La société traditionnelle lui paraît constituer un frein sérieux au développement. Laissons parler KALANDA (4) : «Sa philosophie érige en loi sacrée la dépendance, la soumission, l'effacement, la dégénérescence mentale et donc physique de l'homme. Un tel milieu prédispose à l'esclavage. La personne humaine n'y a pas l'occasion de s'épanouir consciemment, systématiquement et pleinement».

Toute autre est la position de NGUVULU (5) qui en 1971 fera une apologie de l'humanisme negro-africain en demandant aux pouvoirs publics d'apporter un soutien logistique (technique) à ceux qu'il appelle les ruraux-traditionnalistes.

Face à la société capitaliste, l'homme du monde traditionnel ne peut rivaliser en initiatives avec l'entrepreneur capitaliste SCHUMPETERIEN. Il paraît tout à fait inadapté et négatif comme le montre bien le tableau comparatif de M. T. KNAPEN repris par Mabika KALANDA (6).

De même l'homme de la société capitaliste apparaîtrait inhumain aux yeux du négro-africain, et donc un homme hostile au bien-être de la société traditionnelle.

Chaque société a son système de valeurs auquel il est impossible de se référer pour juger le système de valeurs d'une autre. Il en va de même pour la rationalité des systèmes comme pour la rationalité de leurs agents. On ne peut transférer des facteurs importants d'un système à un autre de rationalité différente sans risque d'une perturbation de l'équilibre de ce dernier système.

A cet égard, les conclusions auxquelles aboutissent MABIKA et NGUVULU deviennent normales et inévitables tant qu'il y a absence d'une analyse historico-structurale.

LA CULTURE EST SYSTEME DE VALEURS

La culture a été définie au premier Colloque du C.R.P.A. comme «l'ensemble des solutions qu'une communauté humaine apporte aux problèmes posés par sa condition historique. Elle a un aspect matériel, un aspect philosophique et un aspect social» (7). En tant que telle la culture est un ensemble de résultats — fixés dans la conscience sociale — de la lutte menée contre les contraintes de la nature et les contraintes sociales. Faits, idées, comportements, attitudes, opinions, objets, bref les valeurs d'usage matériel et immatériel ainsi que leur mode d'organisation et d'utilisation (8) sont des produits d'une culture. Le phénomène culturel est un produit de l'activité sociale ainsi que des rapports à l'intérieur desquels et grâce auxquels se déroule cette activité. Il y a des productions culturelles matérielles et des productions culturelles spirituelles et des rapports de dépendance réciproque. En dernière instance les productions culturelles matérielles déterminent les spirituelles. La culture est la synthèse dynamique du système social tout entier. Elle est constituée de valeurs pour ce système.

CONCEPT DE BESOIN, CRITERE DE VALEURS

Occupés à chercher un système de valeurs d'une société nouvelle à bâtir et qui n'est pas encore là, nous ne pouvons faire le choix des valeurs traditionnelles susceptibles de favoriser le développement à l'aide d'un étalon qui serait lui-même la valeur. L'instrument de mesure doit être différent de l'objet à mesurer.

En tant que système, la société traditionnelle contient en elle-même des valeurs et des anti-valeurs. Le critère de progrès ici — critère interne — serait le progrès social de cette même société. Les valeurs d'une société traditionnelle ne sont pas forcément des valeurs de la société de Développement. De même des anti-valeurs de cette société ne sont pas forcément des anti-valeurs de la société de Développement. Toute valeur culturelle est donc relative à son système social de référence et à un stade déterminé de développement de ce dernier. Les valeurs du système traditionnel ne sont plus valables pour la société zaïroise actuelle et ne peuvent y être transférées sans risque d'être en définitive dénuées de leur substance.

Les différents éléments qui constituent la culture d'une société sont des valeurs parce qu'ils satisfont chacun à un besoin, peu importe que ce besoin soit matériel ou immatériel. L'ensemble des valeurs d'une société répondent à l'ensemble de ses besoins. Ces besoins sont aussi structurés comme les valeurs et différenciés dans la mesure où la société elle-même connaît une certaine stratification sociale. La position socio-économique détermine aussi les besoins auxquels on a accès. Cette différenciation accuse l'appropriation inégale des valeurs d'usage (qui) favorise une minorité de gens qui cultivent, comme le dit Samir AMIN, leur humanité sur les cendres de l'humanité de la majorité. Les besoins du système tout entier sont des besoins essentiels, valables pour la majorité de la population et dont la satisfaction conditionne le progrès social du système concerné. D'où la nécessité de se référer aux besoins non pas individuels, mais aux besoins sociaux, aux besoins des masses qui sont créatrices de la culture. Il n'existe pas de types isolés de besoins en ce qui concerne la société humaine, nous ne pouvons donc pas analyser les besoins concrets de manière isolée. L'analyse des besoins doit tenir compte du système social de référence et de la différenciation économique. Parlant de la bourgeoisie africaine Jean Pierre NDIAYE dit : «...elle se réfugie dans la valorisation de la culture africaine, dont elle ne partage pourtant plus le support économique. Elle s'y réfugie jusqu'à en devenir le défenseur officiel parce qu'il lui faut bien se donner une identité. Mais ce faisant elle révendique des valeurs qu'elle ne vit plus et dont elle s'éloigne de plus en plus» (10).

Considérées du point de vue de leur système de référence et de la couche sociale à laquelle elles profitent, les anti-valeurs sont des valeurs dans la mesure où elles contribuent justement à promouvoir l'humanité d'une minorité de gens. Les antinomies du système capitaliste, liées à la nature du système ne sont pas des anti-valeurs pour la couche dirigeante du système. L'exploitation de l'homme n'est pas une anti-valeur pour un régime capitaliste, encore moins pour la bourgeoisie dirigeante.

LE SOUS-DEVELOPPEMENT: UN ACTE DE CULTURE

Le sous-développement est d'abord essentiellement lié à la domination économique et à l'exploitation de nos pays par les pays développés (11). Cet état de choses se trouve inscrit dans un rapport qui lie nos pays à ceux du centre. L'agriculture et l'industrie étant essentiellement et structurellement tournées vers la satisfaction des besoins des pays développés, il n'est que normal que nous dépendions pour le commerce et pour les capitaux de ces mêmes pays. Et cette dépendance est couronnée par un échange inégal, résultat de la sous-évaluation des produits en provenance de nos pays et du transfert total des profits réalisés par «leurs» capitaux dans les pays dominés : Sous-évaluation de notre travail, détournement de nos forces de travail et privation des profits réalisés par notre travail.

Le sous-développement est ensuite un acte de culture. Sur le plan économique déjà la forme principale de domination et d'exploitation de nos pays est d'ordre technologique et scientifique. L'achat de la technologie,

son utilisation et les conditions qui y sont liées — paiement de brevet, redevances de toutes sortes — font de nos pays de véritables serfs. L'importance décisive du secteur de production pour le développement et l'aliénation de la division du travail internationale fondée sur le mythe du transfert de technologie me permettent d'affirmer que le sous-développement ira croissant tant que nous nous adressons aux pays développés pour résoudre nos problèmes techniques. La stratégie de la domination économique est fondée sur l'arme de la technologie.

Non seulement cette arme véhicule une certaine conception sociale qui contribue à notre aliénation, mais son imposition passe par un mécanisme de corruption de l'élite bureaucratique du pays composée de responsables politico-administratifs et de leurs collaborateurs intellectuels conseillers et techniciens de haut niveau. Ce processus amène les élites autochtones à s'éloigner de leur peuple et à assimiler la mentalité du colonisateur.

A côté de cette arme technologique les pays développés disposent sur le plan interne de tout un arsenal institutionnel composé de l'école, des mass media et même de l'appareil politico-administratif de la culture.

Le rôle de l'école dans l'aliénation du pays est connu. Il a fait l'objet de nos précédentes rencontres. Il faudrait relire à cette fin les actes du Colloque d'avril et du Symposium de janvier dernier. C'est cette aliénation qui a inspiré le programme du C.R.P.A. : l'Enseignement National Intégré.

Les travaux de la commission sur les mass media ainsi que les résolutions du premier Colloque ont montré également la contribution des mass media à l'aliénation.

Les exposés consacrés à la politique culturelle du pays ont souligné le fait que non seulement le Département concerné n'avait pas de politique culturelle mais qu'il était arrivé à faire de la culture une marchandise comme une autre dont s'approprient les plus forts sur le marché. Les besoins culturels du pays étaient finalement réduits aux besoins solvables. Alors que dans les pays développés l'Etat intervient pour aider les hommes de culture il semblait que dans notre pays la nécessité de subventionner la culture, justifiée par les réalités économiques et même idéologiques — nous sommes au pays de l'Authenticité — était officiellement rejetée au nom de la fin de l'Etat — providence (12). La domination et l'exploitation du pays sont intériorisées au niveau social et au niveau des institutions de l'appareil d'Etat. Ces supports internes sont décisifs pour la reproduction, la perpétuation et le développement du sous-développement. Sans ces supports superstructurels le sous-développement est un processus sans avenir. Même la colonisation a attaché, en dépit de la contrainte dont elle avait le privilège, un prix très élevé à la culture. L'appropriation de nos forces productives à elle seule ne suffit pas. L'élément culturel est celui qui oppose le plus de résistance à la colonisation et à la néo-colonisation. C'est ce qui explique la répression et l'assimilation culturelle du temps de la colonisation et l'expression populaire des idéologies des bourgeoisies africaines.

Le sous-développement entraîne en conséquence la non satisfaction des besoins essentiels pour la majorité de la population, particulièrement pour les couches laborieuses. Ces besoins sont les besoins de nourriture.

de logement, d'habillement, d'éducation et de santé. La richesse matérielle n'a pas pour objectif de satisfaire les besoins sociaux des gens mais plutôt de répondre aux besoins qui apparaissent sur le marché. On ne peut parler d'autres besoins dérivés quand les fondamentaux ne sont pas satisfaits.

Pour satisfaire ces besoins essentiels et d'autres qui apparaîtront, le processus de développement consiste essentiellement à lutter contre la dépendance, l'exploitation, l'échange inégal et l'aliénation culturelle qui en est le support interne. Cette lutte ne peut être efficace que si l'on acquiert l'auto-détermination effective sur les plans économique, social et surtout culturel. C'est à cette condition que l'égalité peut être instaurée sur le plan externe et interne et que l'individu peut non seulement servir la société mais aussi s'épanouir au sein de cette dernière. Sur le plan culturel il faut générer et développer notre propre technologie en comptant sur nos propres forces et faire en sorte que des individus ne détournent pas à leur profit les bénéfices du travail de la majorité sous une forme ou une autre.

La société développée a besoin d'un enseignement nouveau, intégré et désaliéné. Ses formes concrètes apparaîtront avec l'avancement des efforts collectifs que nous déployons.

Les mass media et le département de la culture d'une société développée devront se mettre au service des masses créatrices de la culture et non plus au service des besoins culturels solvables c'est-à-dire ceux des nouveaux riches.

En fait une société culturellement libérée est une société engagée sur les chemins ascendants de l'émancipation et de l'épanouissement collectifs et individuels. De même que l'appropriation de nos forces productives ne suffisait aux colonialistes pour nous maintenir dans la dépendance, de même l'émancipation politique ne peut être maintenue et consolidée que si notre société s'engage sur la voie de l'émancipation culturelle. Celle-ci précède et suit l'émancipation politique. En effet, l'unité morale des peuples du Zaïre est indispensable pour amorcer le processus d'indépendance politique. La recherche sur les points de ressemblance et de convergence est indispensable. L'auto-détermination politique consolide à son tour l'unité culturelle du pays, la renforce et trouve dans cette dernière un support pour sa propre consolidation.

Il faut une pulsion culturelle pour résister efficacement à la domination politique extérieure ; il faut ensuite une pulsion culturelle pour mettre à profit l'indépendance indispensable à un processus de développement.

LE DEVELOPPEMENT EST EN FIN DE COMPTE AUSSI UN ACTE DE CULTURE

Pour répondre aux besoins culturels de cette société, le Colloque nous a demandé d'interpeler le système culturel traditionnel. Il nous faut donc aussi saisir sa logique interne, découvrir le secret de son histoire et voir dans quelle mesure et en quoi elle peut nous être utile. C'est à cette condition que nous pouvons faire efficacement des emprunts.

LA SOCIÉTÉ TRADITIONNELLE

L'approche de la société traditionnelle en tant que réalité sociale vivante c'est-à-dire maîtrisant sa propre reproduction nous oblige à rejeter le critère d'affinité bio-culturelle généralement utilisée par l'Anthropologie culturelle au profit d'un concept qui intégrait l'unité géographique à l'unité socio-économique politique, c'est le concept de communauté villageoise lancée par le professeur Kabeya TSHIKUKU dans sa thèse de doctorat sur : «Structure sociale et Développement économique du Zaïre, contribution à la problématique de la transition». Nous sommes d'accord avec lui en effet qu'il ne peut exister aucune problématique autour de la parenté biologique à l'exception de sa preuve en biologie et du *contenu du rapport social* qui s'exprime à travers elle, en sociologie». (13).

Il est heureux de constater que la mise sur pied de ce concept consacre sur le plan socio-économique l'unité de nos peuples dont on ne souligne que la diversité. Bien sûr dit Jan VANSINA, il existait deux cent cinquante cultures, mais toutes et même en partie celles du Kivu et celles du Nord-Est, appartenaient à un seul type (14).

Les sociétés précoloniales relèvent historiquement d'une même civilisation matérielle et d'un même mode de reproduction économique. N'utilisant pour force motrice que l'énergie humaine, elles sont demeurées des sociétés essentiellement agricoles pratiquant subsidiairement une économie de ponction : chasse, pêche, élevage domestique et cueillette. L'agriculture pratiquée devait être une agriculture de mouvement à cause des qualités naturelles du sol et du niveau bas de développement des instruments de travail dont l'utilisation est individuelle et la fabrication à la portée de tous. L'unité de production est le ménage ou un individu. Il n'y a pas de spécialisation et le chiffre de la population est important à la fois pour supporter collectivement les risques qui dépassent la résistance individuelle et pour réaliser un surplus économique ; d'où l'existence du principe de solidarité, basée sur la possession commune de la terre, *plus distributive que productive*. Communauté de sort, réciprocité entre individus et entre générations, la solidarité répond aux exigences des besoins fixés au niveau de la consommation à laquelle est subordonnée la production.

«La société est divisée en aînés et cadets», les premiers contrôlent la reproduction et la circulation des cadets ainsi que l'affectation du surplus de leur activité productive, tandis que les cadets ont le contrôle du processus de production directe. Les rapports sociaux sont hiérarchiques et asymétriques : l'autorité fonctionnelle de l'aîné est doublée du pouvoir politique» (15).

Nous dirions pour conclure notre approche de la communauté villageoise que la satisfaction des besoins existentiels de tous les membres de la communauté est le facteur déterminant de la production, «la mesure de la rationalité, le fondement de la solidarité viagère et l'alibi idéologique de la domination de classe des «aînés» (16).

Cette société que d'autres appellent la vieille Afrique peut-elle tant soit peu contribuer au développement ?

DE LA COMMUNAUTE VILLAGEOISE AU SOUS-DEVELOPPEMENT

Avant d'indiquer les valeurs et anti-valeurs des traditions zaïroises, il importe de connaître le rapport qui existe entre les deux sociétés. Ces deux sociétés sont historiquement et socio-économiquement en rapport de contradiction dialectique.

Le sous-développement est l'aboutissement normal d'un processus d'appropriation étrangère de nos structures sociales et donc le résultat de l'appropriation coloniale de notre histoire. La société sous-développée s'est donc constituée sur les cendres de la communauté villageoise. Celle-ci cependant n'a pas totalement disparu, elle est sur la défensive, acculée à un statut de dominé.

L'asservissement étranger des forces productives de la communauté villageoise est une audacieuse tentative historique de nier l'histoire et la culture d'un peuple. Le colonisateur ne s'est pas contenté d'instaurer la contrainte physique, il a systématiquement procédé à la répression et à l'assimilation. Toutes les forces coloniales, y compris les institutions ecclésiastiques avaient déclaré la guerre contre notre culture et notre histoire.

La structure capitaliste n'a cependant pas achevé de détruire la communauté villageoise. Se nourrissant de son travail pour presque rien — échange inégal ville/campagne — le capitalisme périphérique s'est contenté de la dominer. Ce qui entretient sur le plan idéologique une ceinture périphérique d'îlots de culture traditionnelle.

Historiquement, le Zaïre n'a pas connu une assimilation culturelle qu'on a connue ailleurs en Afrique. Sans doute parce que le mouvement d'indépendance a pris les colonialistes de court. L'intelligentsia acquise culturellement à la colonisation n'était pas encore là. On essayait de la faire naître précipitamment pour parer au plus pressé.

Le type de questionnement de ce jour montre que nous n'avons pas été complètement absorbés. Les réalités mêmes du sous-développement nous obligent à interpeller les cultures pré-coloniales afin de tirer les leçons sur leur expérience historique.

Ce Colloque en fait met en doute la supériorité de la rationalité capitaliste sur celle de la communauté villageoise, doute devenu aujourd'hui nécessaire surtout sur le plan humain.

VALEURS ET ANTI-VALEURS DE LA COMMUNAUTE VILLAGEOISE

La première valeur à constater c'est *l'intégration de la communauté villageoise*. Dans une approche bio-culturelle, Jan VANSINA la découvre aussi : «Chaque culture formait une unité et tout se tenait peut-être pas d'une façon nécessaire a priori, mais certainement d'une façon a posteriori puisque chaque aspect de la culture influençait tous les autres. Le caractère intégré des cultures traditionnelles a été suffisamment souligné au cours du Colloque d'avril (17). Il correspondrait pour la société sous-développée qui est la nôtre à une exigence d'intraversion et d'une existence auto-centrée et auto-déterminée.

Le deuxième principe, dont découle d'ailleurs tous les autres c'est le *primat de la satisfaction des besoins existentiels de tous les membres de la communauté*, principe qui conditionne la production dans la communauté villageoise. Tel est le fondement de l'égalité et de la solidarité africaine, exigence politique dictée par le primat de l'existence sociale. Si hier les conditions naturelles insuffisamment maîtrisées commandaient la réciprocité entre individus et entre générations face à la communauté de sort, aujourd'hui le caractère social de la production industrielle s'oppose à l'appropriation privative des richesses du pays au profit d'une minorité de gens. La fabrication des moyens de travail ne pouvant plus être banalisée aujourd'hui seule l'appropriation collective de ces moyens peut permettre l'accès de tous aux moyens de production et à la répartition équitable des fruits du travail. Au niveau des rapports de production, la division de la société en groupe d'aînés et de cadets me paraît pour la société de développement une anti-valeur dans la mesure où cette différenciation et les prérogatives qui s'y attachent — le contrôle de la circulation des produits notamment — sont susceptibles de favoriser l'inégalité socio-économique.

Le principe de la satisfaction des besoins existentiels des membres de la communauté a été traduit par le président NYERERE dans les quatre principes qui fondent aujourd'hui l'idéologie et la politique tanzanienne et qui sont :

- 1) Communauté de richesse et absence d'inégalité dans la répartition.
- 2) Travail de tous au profit de tous.
- 3) Sécurité et hospitalité pour tous.
- 4) Pas de propriété terrienne si ce n'est l'usage.

Une fois reconnues ces valeurs et leur importance, d'autres questions se soulèvent qui méritent une profonde réflexion. Il y a notamment la question de savoir comment passer d'un système à l'autre et quelle est la nature de ce passage. Pour répondre à cette question il importerait d'examiner concrètement les différentes transformations qui ont marqué le passage d'un état à l'autre c'est-à-dire de la communauté villageoise à la société développée. Cet examen nous indiquerait les déterminants sociaux du changement qui s'impose et qui porte les forces d'avenir d'un nouveau système dont les principaux traits apparaîtront dès lors. Nous ne pouvons épuiser cette réflexion dans le cadre assez limité de ce Colloque.

NOTES

1. Thème auquel trois exposés ont été consacrés au Colloque du C.R.P.A. sur «la Culture Zaïroise à l'École».
2. Lire la conclusion de Jan Vasina, Introduction à l'ethnographie du Congo, Edition Univ. du Congo.
3. Kamitatu Massamba, le pouvoir à la portée du peuple, l'harmattan Paris 77.
4. Mabika Kalanda, remise en question, p. 163.
5. Nguvulu A., l'humanisme négro-africain face au développement éd. Okap./Kin.
6. Mabika Kalanda, *op. cit.*, p. 147.
7. Lokwa Ilwaloma, Problématique de la culture, in actes du Colloque sur la culture zaïroise à l'École, Ed. du C.R.P.A. — Coll. MASC., 1980.

SUMMARY

In this paper the author tries to conceptualize a development promoting culture. He does this with regard to pre-colonial culture(s) on the one hand and post-colonial culture(s) on the other. He takes a purely theoretical approach to the topic, analysing culture as being a system of values which must be identified by referring first to a specific social system and then to a specific stage in the development of that system. He then argues that under-development is an «act of culture» for it maintains us in «serfdom» through a technological and scientific dependency, thus causing a cultural alienation of which the bureaucratic elite and the politico-administrative leaders are victims. This cultural alienation was introduced and is maintained by institutions set up in Africa by developed countries: schools and the media. In the author's opinion a development promoting culture has to establish, first and foremost, a new, integrated, liberated system of education; and through this culture the media and cultural institutions should be able to serve the masses who create culture rather than the marketable cultural needs of the «nouveaux riches». It is only under such conditions that the political liberation of our populations can be maintained and consolidated, for just as the exploitation of our labour force was not enough for the imperialists to keep us under a yoke, we are also going to need the support of the values in our culture to help our society start a real development... These values are the integrated nature of the Village Community and the priority of meeting the existential needs of all the community members.